

l'aptitude laitière par les moyens hygiéniques dont l'action nous est connue. La science ne possède à cet égard qu'une hypothèse plus ou moins plausible, et qui, lors même qu'elle serait fondée, ne nous laisserait entrevoir la possibilité d'arriver au résultat que dans un avenir fort éloigné, non pas de s'en servir pour des opérations devant donner des bénéfices prochains. Concluons donc qu'il faut s'attacher à conserver les races laitières en les perfectionnant par une sélection bien entendue et en évitant de les altérer par de systématiques croisements ; qu'il convient aussi de renoncer à la prétention d'exploiter en vue de la production du lait celles qui ne sont pas douées de la faculté nécessaire, et de s'en tenir aux moyens d'en tirer autrement un plus utile parti.

Le plus immédiatement praticable de ces moyens est de leur faire produire des individus améliorés en vue de la boucherie, et c'est ici que le croisement peut agir avec sa plus complète efficacité. C'est dans ce cas, en effet, que se trouvent réunis les termes du problème que nous avons posé à propos du croisement, et que ce problème peut être facilement résolu. Étant donnée, une race locale, avec toutes les matières premières nécessaires à son exploitation plus lucrative celle que permettent ses seules aptitudes naturelles, tirer le meilleur parti possible de ses produits. Lors donc que, dans une exploitation, les ressources alimentaires ont devancé de beaucoup les aptitudes de la race bovine qui s'élève à l'entour et qui peut y être entretenue et que ces ressources pourraient suffire au développement d'animaux plus exigeants, mais donnant de plus grands bénéfices par leur aptitude plus prononcée à transformer en viande les aliments consommés en plus grande abondance : dans ces conditions, le plus sage parti est nécessairement de produire des métis obtenus par le croisement de la race locale avec une de celles qui sont les plus avancées sur la voie de la précocité. La faculté de développement précoce est celle qui de toutes se transmet le plus facilement par la génération, surtout quand elle est secondée par une alimentation convenable. Elle s'acquiert d'ailleurs d'autant plus sûrement par les produits, qu'ils y sont conduits par deux influences agissant dans le même sens : la puissance héréditaire, d'une part, et le régime alimentaire, de l'autre.

Le croisement, dans l'espèce bovine, peut rendre de réels services, sous la réserve de ces conditions. Qu'il s'agisse de la production des veaux de boucherie, ou que ceux-ci, élevés plus longtemps, doivent être engraisés sans avoir fourni aucun travail, il ne peut y avoir que des avantages

à leur communiquer, par le choix d'un père doué des plus hautes qualités relatives à leur destination, l'aptitude native que le régime alimentaire et les autres éléments d'un élevage rationnel doivent ensuite développer.

L'action de ces derniers facteurs en est rendue plus efficace, et l'on arrive du premier coup au produit net le plus élevé qu'il soit possible d'atteindre avec la race locale dont l'entretien est commandé par les circonstances.

Ces entreprises de croisement ne sont possibles et utilement praticables que dans une industrie rurale avancée, disposant d'une intelligence et d'un capital suffisants. La raison en est qu'elles constituent des opérations toujours difficiles à bien conduire et nécessitant des avances plus ou moins considérables. Elles ne peuvent du reste être rationnelles qu'à la condition de marcher de front avec la sélection ; à moins toutefois qu'il ne s'agisse d'une race dont la disparition ne peut en rien préjudicier aux nécessités économiques attribuées à l'espèce bovine.

Dès qu'il en est ainsi, il importe peu de la remplacer partout par une population de métis, à la seule condition de maintenir ceux-ci dans les limites d'aptitude et de conformation qui les rendent le plus propres au but de leur destination. Cela donne pour les opérations toute latitude. Le croisement peut être poussé plus ou moins loin, si, comme cela a été dit, les circonstances hygiéniques sont telles qu'elles pourraient entretenir et conserver intacts les produits purs du mâle dit améliorateur. Les produits métis peuvent même sans dommage être accouplés entre eux, sous le risque toutefois à peu près certain de ne s'en point obtenir des résultats aussi bons que ceux donnés par le croisement. Les mâles purs, en effet, possèdent seuls l'attribut de la race, qui est, comme nous le savons, la faculté de transmettre à coup sûr leurs caractères propres. Les métis eux aussi, font de même quelquefois, mais non le plus souvent. Ils ont en eux la faculté d'atavisme, qui reproduit chez leurs descendants les caractères de la plus ancienne des races dont ils sont issus, et par conséquent la moins ancienne dans l'amélioration. C'est ce qui rend si incertaines les opérations zootechniques dans lesquelles on a recours à ce moyen, que nous devons envisager plus spécialement à présent sous le nom qui lui est donné.

Pilules purgatives de Parson.

Meilleur remède pour les familles. *Cavalery Condition Powders* de Sherrin dan pour chevaux.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 19 JANVIER 1872

Art de faire le beurre pendant l'hiver.

Ce n'est pas une chose facile que de faire du bon beurre pendant les mois d'hiver, surtout, lorsque l'on n'a que quelques vaches donnant du lait, comme c'est ordinairement le cas.

Si le lait d'hiver était aussi riche en beurre que le lait d'été, nous ne voyons pas ce qui empêcherait de l'en extraire. La température de la maison, de même que celle de la baratte, de la crème, &c., est sous notre contrôle. Mais le fait est, que, dans la majorité des cas le lait contient peu de beurre : et la femme aura beau travailler et se donner toutes les peines possibles, elle ne produira pas de beurre, s'il n'y en a pas dans le lait : ce n'est pas de sa faute s'il ne se fait pas : elle n'aura pas de difficulté à baratter si les vaches sont confortablement logées et bien soignées.

C'est la nourriture qui fournit le beurre, aussi bien que la graisse. Si elle est riche, c'est-à-dire si elle contient des substances carbonacées, telles que de l'empois et du sucre, elle produira de la graisse, car elle n'est pas toute consommée pour maintenir la chaleur animale du corps, et si la vache en est abondamment fournie, ou, elle augmentera en poids, ou elle donnera du lait riche en beurre. Le bon foin et un peu de grain moulu, ou encore des racines tranchées données une fois par jour, feront donner l'hiver du lait aussi riche que l'été, pourvu que la vache soit tenue chaudement.

Une dame anglaise, de Rawdon qui a beaucoup d'expérience dans l'art de faire le beurre, et qui le fait toujours excellent nous disait que l'hiver, elle procède de la manière suivante ; lorsqu'elle n'a que quelques vaches qui donnent du lait, elle lève la crème tous les matins, et la fait immédiatement chauffer en plaçant le vase de fer blanc qui la contient, dans de l'eau bouillante, et l'y laisse jusqu'à ce que la crème soit tout à fait chaude : après cela elle la transvide dans